

# L'ANNEXIONNISTE

Journal du travaillant comme de l'érudit,  
Tout de noir imprimé, moitié de "vers" écrit.

POLITIQUE ET HUMORISTIQUE

.....Bah ! Le poète ! Il est dans les nuages !  
— Soit. Le tonnerre aussi.  
VICTOR HUO

Vol. I—No 9

MONTREAL, 5 DECEMBRE 1891

UN CENTIN

## MÉLANGES

Du Travail la Chevalerie  
A de nouveau bien discuté  
Sur la véritable eau-de-vie,  
Qui jusqu'ici trop a coûté.

De tout cœur on remercie,  
Par la voix de la *Patrie*,  
Ceux qui sont allés fêter  
Notre grand chef Laurier.

De l'an la première journée  
Voudra dire, à prochaine année,  
Avec réconciliation,  
Très prochaine coalition.

Allons ! Que chacun s'empresse  
De se faire crayonner  
Et qu'on aille à bonne adresse,  
Celle que je vais donner :

C. Alfred Bayard, 177 rue St-Constant.

Vive la patrie  
Et la religion,  
La joyeuse vie,  
La coalition,  
Et que chacun prie  
Pour bonne annexion.

La correspondand de l'*Empire*,  
A Québec, ne sait plus que dire,  
Au sujet d'affaires Whelan.  
C'est toujours la vieille histoire,  
Il a beaucoup perdu mémoire.  
En vérité, c'est désolant.

Notre ANNEXIONNISTE,  
Depuis qu'il existe,  
A donné le goût  
Des vers politiques,  
Pour les polémiques ;  
On en voit partout.

Les citoyens de Louiseville  
Viennent de fonder œuvre utile  
Méritant félicitation :  
Société Saint-Jean-Baptiste.  
Qu'ils reçoivent l'ANNEXIONNISTE,  
Zélé partisan de l'union.

La presse conservatrice,  
Croyant faire un coup d'Etat,  
Ne parle que de Mowat,  
Puis elle en fait son complice  
Pour combattre l'annexion ;  
Mais quoi que puisse bien dire  
Ce grand ami de l'empire,  
Il ne fait point l'opinion.

L'autre jour prisonniers  
Ont rencontré pompiers  
De bien trop près, en voiture.  
Ce n'est qu'une collision ;  
Mais de la coalition  
J'y crois voir une figure.

Grande et bonne nouvelle,  
Confrère *Canadien*,  
Bon tireur de ficelle,  
A Montréal s'en vient.  
Avec chaleur et verve  
Chacun lui fait accueil ;  
Mais grand'tante *Minerve*  
Pleure de plus d'un œil.

Pour liqueur choisie,  
Cigare excellent,  
Bien pure eau-de-vie,  
Tout amusement ;  
Bref, pour s'amuser  
En restant honnête,  
Sans se mettre en fête,  
Allons chez Peltier.

C. Peltier, coin Ste-Catherine et Beaudry.

On dit, chez nos adversaires,  
Que l'homme d'honnêteté,  
En regardant nos affaires,  
Se trouve fort dégoûté ;  
Mais c'est trop payer d'audace.  
Qu'est-ce donc, hélas ! chez eux ?  
Il n'est même plus de place  
Pour le dégoût, chez les bleus.

De la fermeture  
Du grand magasin  
On s'occupe en plein ;  
C'est de bon augure.  
Les commis-marchands  
Ont ma sympathie ;  
Mais, je les en prie,  
Qu'ils soient conséquents !  
Qu'on fasse cabale,  
Qu'on demande loi ;  
Mais, grands dieux, pourquoi  
Parler de morale ?  
Que vient faire ici  
L'affaire de l'âme ?  
Commis, homme ou femme,  
Je crois—Dieu merci !—  
Jamais ne s'expose.  
Ce qu'on veut, dit-on,  
Et l'on a raison,  
C'est qu'on se repose  
Pas trop tard, le soir.  
L'unique, la bonne  
Raison, qu'on la donne  
Et fasse valoir.

C'est la semaine  
La plus prochaine,  
Les noces d'or  
De nos bons Pères.  
Plaisirs, prières  
Et grand décor.  
Que chacun fête,  
Je le répète,  
Le grand Oblat,  
Qui sacrifie  
Toute sa vie  
Au saint combat.

Le journaliste  
Gagnepetit,  
C'est pas mal triste,  
Rien ne me dit.  
S'il se décide,  
Me dit quelqu'un,  
Ce *boodlicide*,  
Grand importun,  
Gare à la bombe !  
En attendant,  
Sans cesse, il tombe,  
Pour de l'argent,  
Le pauvre édile,  
Qui n'en fait cas.  
Je vis tranquille ;  
Je ne crains pas.

Bien assommant,  
Mon Lusignant,  
Cette semaine !  
Est-ce la peine  
De s'abrutir  
Pour ahurir  
Lecteur, lectrice,  
Sans grand' malice ?  
Beaucoup de fard.  
L'ancien *Canard*  
Avait coutume,  
Avec sa plume,  
D'ainsi tracer,  
Sur son papier,  
Maint paragraphe  
Dont l'orthographe,  
—Si c'est le nom—  
Avait le don  
De faire rir.  
Veut-il nous dire  
Que, de tout temps,  
Il fut des gens  
D'un savoir faire  
Involontaire ?  
S'il se taisait,  
Droit il aurait  
A du mérite.  
Qu'il fasse vite !

## L'ANNEXIONNISTE

Publié et imprimé par

PIGEON &amp; BUREAU, 1786 rue Ste-Catherine

Abonnement : 50 cts par année. — Un Centin le numéro  
Annonces : 20 centins la ligneToutes communications devront être adressées  
comme ci-haut.

SAMEDI, 5 DECEMBRE 1891

## LES ANNEXIONS

Celle des municipalités à la ville de Montréal d'abord. Répétons qu'on voit, dans les deux camps, conservateurs, libéraux, nationax et castors, intimement liés pour combattre pour ou contre l'annexion à Montréal, de telle ou telle municipalité qui l'avoisine.

Qui l'emportera ? Personne au fond.

Mail il y aura un résultat ? La question aura une fin ?

Oui. Les municipalités seront, tôt ou tard, annexées à Montréal, et les annexionnistes sembleront sortir victorieux de la lutte ; mais ils ne le seront point. Les anti-annexionnistes auront gagné, eux aussi, ce qu'ils voulaient. Ils auront fait leur carottage ; les compagnies industrielles dont ils font partie auront réalisé les bénéfices sur lesquels ils comptaient, et le public, comme toujours—l'ouvrier avec plus de misère que les autres—paiera les pots cassés. c'est-à-dire les profits réalisés par les exploitateurs de toutes nuances—légalement, sinon aussi honnêtement que le veut le vieux code biblique. Il est, toutefois, un moyen de hâter le dénouement et d'empêcher le montant à payer de s'élever trop vite, et c'est l'élection. Dans notre grande ville, comme dans les municipalités qui l'avoisinent, que les annexionnistes tâchent de remplacer ceux des conseillers qu'ils soupçonnent de retarder les annexions.

Quant à la grande annexion, celle du Canada aux Etats-Unis, qui effraie tant de monde, elle deviendra, elle aussi, un fait accompli. Mais qu'on cesse de s'alarmer ! L'annexion ne veut pas dire, comme les bleus veulent le faire croire, la vente du pays aux Américains.

Allons ! Bons lecteurs, vous savez bien que cet épouvantail que l'on vous fait de la question de l'annexion, c'est de la discussion pure et simple ? Le feu de l'enfer, quoi ! dont vous doutez. Pourquoi croirait-on plus le harangueur bleu que le prêtre ? Croyons que le prêtre ne peut nous conduire à mal ; mais il ne faut voir dans les conservateurs que des politiciens et des politiciens dont le règne achève, par tout l'univers, comme celui de la royauté.

Au Canada, les bleus se sentent aujourd'hui si faibles ; ils ont si peu à dire contre le besoin pressant de relations plus étroites, avec nos voisins yankees, qu'ils donnent à la question les noms les plus terrifiants et en

prédisent les conséquences les plus désastreuses.

Celui-là ne pense pas long qui croit que les chefs libéraux voudraient nous livrer aux Américains. Tout au plus serait-il justifiable de baser sa croyance sur l'aplatissement de Québec devant ceux d'Ontario.

Mais quel est le dernier argument des bleus ? Leurs journaux en appellent au témoignage de l'honorable M. Mowat, le chef libéral d'Ontario. Ils ont publié une lettre dans laquelle il dit qu'il n'est pas prêt à se séparer de sa gracieuse souveraine. Comme s'il s'agissait d'une d'une révolte ! Au reste, c'est d'un bon Anglais. Mais nous n'avons pas, nous, Canadiens-français, les mêmes raisons que lui de tant aimer notre reine. Nous la respectons autant que nous lui sommes forcément soumis ; mais, le jour où elle nous permettra, soit gracieusement, soit grâce à la force des circonstances, de transiger seuls avec nos voisins, au mieux pour les deux nations, il nous sera permis de l'aimer davantage.

En attendant, qu'on cesse de voir, dans la politique libérale, la vente du pays aux Américains et, dans le chef Laurier, un traître à sa nation. Qu'on voie, plutôt, dans la faiblesse de l'argumentation des conservateurs, la preuve qu'ils sentent le terrain chaque jour leur manquer !

M. Mowat se dit, les bleus le répètent, en faveur de relations plus étroites entre le Canada et les Etats-Unis ; tous les libéraux sont de cet avis ; les conservateurs aussi ; mais les conservateurs voudraient faire eux-mêmes les négociations, garder le pouvoir ; mais—soit ciel, soit hasard, ou n'importe quoi—quelque chose veut qu'ils cessent de présider à nos destinées.

Peste soit donc de tous les épouvantails des bleus—réciprocité illimitée, annexion, englobissement du Canada dans la république de l'*uncle Sam*—chassons-les du pouvoir et ayons confiance.

## VARIÉTÉS.

On montrait, il y a plusieurs années, comme une rareté, à la Rochelle, une jeune femme qui avait des favoris.

\* \*

Un passant, voyant un mendiant qui n'était couvert que d'un haut-de-chausses, disait que sa culotte ne descendait pas assez bas (à ses bas).

\* \*

Un gazetier mit un jour dans sa gazette : " Les uns disent le cardinal Mazarin mort, les autres vivant ; moi, je ne crois ni l'un ni l'autre."

\* \*

Vous bâillez, disait une femme à son mari :

—Ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, et, quand je suis seul, je m'ennuie.

Une femme connue par son esprit et sa légèreté, disait à un amant qui n'avait éprouvé que des rigueurs, et qui lui reprochait son indifférence :

—Mon ami, je sens que je pourrais vous aimer ; mais, en vérité, je n'en ai pas le temps.

\* \*

Un Gascon écrivait à son fils :

" Je viens de recevoir votre lettre, dans laquelle vous me souhaitez la bonne année, ce qui est bien, mais vous me demandez de l'argent, ce qui est mal. Si l'on pouvait envoyer dans une lettre cent coups de bâton tournois, vous les recevriez avec la présente, car vous êtes un fripon... et je suis votre père."

\* \*

Le marquis de Bièvre était un faiseur de calembours, tout comme notre ami Lajoie de Montréal. Un jour, son notaire, nommé Prault, le défia, en présence de sa femme et de sa fille, de faire un calembourg sur sa famille. Et mais, reprit vivement le marquis, vous, vous êtes un Prault blème (*problème*), votre femme est une Prault fanée (*profanée*), et votre fille une Prault nobis (*pronobis*).

\* \*

Une troupe de comédiens ambulants venait de jouer le " Misanthrope " dans une petite ville de Normandie. L'acteur qui avait joué Alceste, et qui l'avait joué de moitié avec le souffleur, s'avance, après la représentation :

—Messieurs, dit-il, en saluant profondément, nous aurons l'honneur de vous donner demain le *Philosophe sans le savoir*.

—Non pas, non pas, s'écrie le maire tout furieux ; vous venez de jouer le *Misanthrope sans le savoir*, et vous jouerez demain, s'il vous plaît, le *Philosophe en le sachant*.

\* \*

Un curé avait une nouvelle cuisinière. On lui apporta deux bécasses. La cuisinière les vida, jeta les intestins, fit rôtir et servit.

—Foin ! dit le curé, vous êtes une sotte ; on ne vide pas ces volailles, tout ça se mange.

Huit jours après on apporta au curé deux pigeons. La servante ne vida rien, fit rôtir et servit :

—Pouah ! dit le curé à sa cuisinière, vous n'êtes qu'une bête ; est-ce qu'on ne vide pas les volailles ?

—Ma foi, mon-sieu, dit la servante, je ne sais pas quand vous aimez l'ordure et quand vous ne l'aimez point.

\* \*

Un berger normand se confessait à son curé, celui-ci lui demandait :

—Gardez-vous les commandements de l'Eglise ?

—Nenni, dit-il, je n'ai jamais gardé que mes moutons.

—Mais, du moins, observez-vous ceux de Dieu, et ne dérobez-vous rien à votre prochain ?

—Oh ! si fait, j'ai dérobé un mauvais licol à mon voisin.

—Vous avez d'autant plus tort, dit le curé, qu'il est affreux de voler pour si peu de chose.

—Oh ! reprit le berger, à ce licol était attaché un beau cheval.

—Cela est différent, répondit le curé ; rendez bien vite le cheval et nous verrons ensuite à vous absoudre du licol.

## Feuilletons de "L'Annexionniste."

## RÉDEMPTION.

Par J.-V. Meunier.

(Suite)

Les trois quarts lui furent intelligibles, mais le peu qu'elle comprit lui causa un saisissement profond mêlé d'horreur. Incapable d'apprécier le talent de main-d'œuvre, la finesse d'observation dépensés dans ce roman remarquable, elle n'y vit qu'un long tissu de choses affreuses, qui par endroits lui soulevèrent le cœur, et lui firent, bien avant la fin, fermer le volume avec effroi. Elle se sentit toute triste; pourtant ouvrit l'autre ouvrage, et, dès qu'elle eut commencé la lecture de *Jeune*, fut captivée. C'était la très simple histoire d'un amour pur: qui par l'innocence même et la vertu de sa tendresse sauvait, arrachait à la débauche et au vice l'homme qu'elle aimait. Dans ce récit, d'une naïveté agreste, et qui allait sans péripéties, droit au dénouement, on sentait une force incroyable de passion contenue. Annette fut transportée par cette œuvre saine et vigoureuse. Bien des fois pendant sa lecture elle s'arrêta, pleurant de douces larmes, en proie à une généreuse émotion qui dilatait son cœur. Ce fut une révélation; le mot ignoré apparut à ses yeux éblouis: Amour. Dans son enthousiasme elle baisait le livre qui l'avait initiée; et, comme toute jeune fille l'eût fait à sa place, ne sépara pas de l'œuvre, dans son admiration et sa reconnaissance, l'auteur. De là au désir profond, impérieux de le connaître il n'y avait qu'un pas. Elle fit adroitement tomber la conversation sur lui, apprit avec étonnement que son oncle avait quelques relations, peu suivies d'ailleurs, avec l'homme que dans son imagination surexcitée elle considérait comme une sorte de demi-Dieu. Mais M. Petits-Gâts se montra réfractaire aux éclaircissements touchant les faits et gestes de Villerville; à peine s'il parla vaguement de désordres, de vie dissipée; ajoutant toujours que "ces choses-là ne regardaient pas les petites filles."

Annette en fut donc réduite aux conjectures. Elle se construisit un Villerville de fantaisie: blond, petit, un peu efféminé, gracieux et langoureux; quelque chose comme une gravure de romance; légèrement ridicule. Mais la pauvre enfant ne pouvait avoir des vues bien larges.

Une nuit, au bal de madame Haiva, cette femme illustre et charmante dans le salon de laquelle toutes les vraies célébrités se donnent rendez-vous, Annette, revenant près de son oncle, le trouva échangeant une poignée de main avec un homme de haute taille qu'elle ne connaissait pas. Elle retint la parole gaie qui lui venait aux lèvres et salua un peu gauchement; alors M. Petits-Gâts, avec son beau sourire affable: — Ma

nièce, dit-il à son interlocuteur, et désignant celui-ci: M. Godefroy Villerville.— A ce nom Annette ressentit un trouble tel que sa main, pour s'y appuyer, chercha instinctivement le dossier d'un fauteuil. Villerville s'était incliné avec une grâce parfaite, attachant sur elle un lent regard qui semblait lui demander la cause de cette agitation très visible.

Puis les deux hommes se remirent à causer ensemble. Et Annette s'abritant derrière son éventail, considéra celui qu'elle avait tant désiré voir. Il ne répondait guère au type rêvé. Sa prestance presque athlétique révélait une rare vigueur qu'une grande distinction empêchait d'être lourde. La tête point belle était remarquable. Des cheveux clairsemés, ras, un nez hardiment coupé, une large bouche aux lèvres sanglantes et recourbées, une courte barbe noire taillée en pointe, de grands yeux gris, pâles et glacés. Quelques plis profonds striaient le front. Certes il y avait dans tout cela un air de grandeur et de noblesse, mais l'ensemble à première vue n'était guère séduisant, et Annette fut d'abord un peu interloquée. Mais quand elle entendit parler Villerville un enchantement intime la saisit. Cette voix sonore et basse lui causa une émotion si vive que son cœur se gonfla. — Villerville quitta son oncle, et de ses yeux troublés elle le suivit dans la foule qu'il dominait. Des mains nombreuses se tendaient sur son passage, et les femmes les plus en vue, les plus titrées, les plus à la mode, avaient toutes pour le triomphateur du jour des sourires gracieux et d'aimables paroles.

\* \*

Une curiosité mêlée d'un peu trop d'intérêt, une admiration irraisonnée, un naïf commencement d'amour! — Et pourtant, si les yeux innocents d'Annette avaient pu plonger dans l'âme obscure et tourmentée de Godefroy Villerville, nul doute que la pauvre enfant ne se fût reculée avec épouvante, détestant son erreur.

L'amer sourire qui flottait toujours sur les lèvres de Villerville, le regard froid de ses yeux, aussi la lassitude énermée de ses mouvements, trahissaient une longue route parcourue, semée d'écueils, une vie rapide, consumante, faite d'extrêmes joies et douleurs. A trente-cinq ans, riche, célèbre, Villerville était las de tout. De bizarres accès de misanthropie le prenaient parfois, durant lesquels il disparaissait, s'enfonçait seul dans quelque campagne perdue, se lavait pour ainsi dire dans les saines effluves des champs. Pourtant, depuis quelques temps, ces sortes de fugues s'espacèrent, devenaient plus rares.

(A continuer)

## BROSCOCO

Légende Créole,

(Suite)

Thomy s'élança sur lui le couteau à la main. Une lutte s'engagea, lutte sourde de la force contre l'adresse. Enfin, Broscoco, ruisselant de sang, roula sur le parquet comme une masse.

Il y eut un moment d'horribles angoisses pour Thomy, mais personne ne bougea dans la maison; le bruit n'avait pas été entendu.

Le mulâtre entra doucement la porte.

A la lueur vacillante d'une veilleuse, la jeune fille lui apparut dans son lit, à demi-nue, un bras coquettement replié sous sa tête, l'autre pendant hors des draps.

Elle dormait, la bouche mi-close et comme souriant à quelque charmante pensée que le sommeil était venu interrompre.

A travers les rideaux disjoints la lune entra soudain dans la chambrette virginale, éclairant de ses rayons argentés le frais visage de la dormeuse, se jouant dans les longues boucles de ses cheveux qui encadraient son front pur comme un nimbe d'or.

Jamais, même dans ses rêves les plus voluptueux, il n'avait entrevu un spectacle aussi délicieux. Sa poitrine haletait. Il s'agenouilla pieusement devant Rosa, en faisant le signe de la croix, comme aux pieds d'une madone, et, lui prenant la main, il y déposa un suprême baiser.

Puis, saisissant rapidement son poignard, il l'enfonça sans trembler dans le sein de la jeune fille.

— Au moins, tu ne seras à personne, s'écriait-il en la frappant.

Rosa ne fit pas un mouvement, ne poussa pas un cri, il n'y eut pas une goutte de sang répandu.

Elle était morte au milieu d'un songe peut-être, et sa bouche continuait à sourire.

Thomy la contempla encore quelques temps, et il s'enfuit emportant dans ses bras Broscoco évanoui.

Quand la triste nouvelle fut connue dans la colonie, elle y causa un deuil général. M. d'Aillons était fort estimé de tout le monde, et ce fut à qui, dans cette douloureuse circonstance, lui donnerait le plus grand témoignage d'affection et de respect.

Le jour de l'enterrement de mademoiselle d'Aillons, tous les colons, ceux de la Savanne, de la Poudre d'Or, du Grand-Port, de Moka, vinrent se joindre au lugubre cortège.

Dans un cercueil tendu de blanc, porté par quatre nègres, Rosa le visage découvert, selon l'ancienne coutume, semblait reposer au milieu des fleurs que chacun y avait jetées.

(A continuer)

## CUPIOSITÉ N'EST PAS VICE.

Tous les vices, à ce qu'on dit,  
Étaient dans la boîte à Pandore ;  
La curiosité l'ouvrit,  
Soudain on les vit tous éclore.  
Je blâme un caprice indiscret ;  
Mais en faisant cette malice,  
Puisqu'elle était hors du coffret,  
Curiosité n'est pas vice.

Maman, qu'est-ce donc que l'amour ?  
Demande Laurette à sa mère.  
La maman prend un long détour,  
Et n'éclaircit point le mystère.  
Laurette ailleurs va consultant ;  
On instruit enfin la novice,  
Qui s'enhardit en répétant :  
Curiosité n'est pas vice.

Jadis on plaçait dans un puits,  
La vérité, rare merveille ;  
Mais on a découvert, depuis,  
Qu'elle est au fond d'une bouteille ;  
C'est là que nous la cherchons tous ;  
Le point vaut bien qu'on l'éclaircisse ;  
Pour nous convaincre enivrons-nous.  
Curiosité n'est pas vice.

L'hymen doit méditer sans choix.  
Eglé, qui craint une méprise,  
Epreuve un amant chaque mois,  
Tant elle a peur d'être surprise.  
D'un époux veux-t-on s'assurer,  
Il faut le voir en exercice.  
Pour choisir, il faut comparer :  
Curiosité n'est pas vice.

Je voudrais savoir quel docteur  
Croit à son art, que je dénie ;  
Je voudrais savoir quel auteur  
Est mécontent de son génie ;  
De tous ces quêteux revêtus,  
Qu'il vivent tous en grand délice,  
Je voudrais savoir les vertus.  
Curiosité n'est pas vice.

Je me demande quelquefois,  
Quand je n'ai rien de mieux à faire,  
Ce que je suis, ce que je vois,  
Ce que nous faisons sur la terre.  
Sorti de ce monde falot,  
De l'autre, où m'on espoir se glisse,  
Je voudrais savoir le fin mot :  
Curiosité n'est pas vice.

CHICOT.

Peste soit de la politique  
Et parlons un peu d'impression.  
Et, pour ouvrage sans réplique,  
Choisissons la bonne maison.  
Pour travail de luxe bien beau,  
Cartes d'affaire ou de visite  
Que chacun se rende au plus vite  
Chez Pigeon et Bureau,

1786 rue Ste-Catherine.

## BOUCHE-TROU

Maudite idée  
D'avoir promis  
Chose rimuée  
A mes amis.

Souvent, j'avoue,  
Ça va très bien ;  
Mais, quand on joue,  
On ne fait rien.

Hier, la noce,  
Puis, aujourd'hui,  
Malaise atroce,  
Tant pis pour lui !

Il le mérite  
Beaucoup, ma foi.  
Il boit trop vite ;  
Mais lui, c'est moi.

Je vous assure,  
Ce n'est pas gai ;  
Mais, sans murmure,  
Je rimerai.

Vite on me presse,  
Pour le journal,  
Et ma paresse  
Me fait grand mal.

Ma chère muse,  
Bonne pourtant,  
Tout me refuse,  
En ce moment.

Rimons, quand même,  
Sans réflexion ;  
Disons qu'on aime  
Bien l'annexion.

Et diable emporte  
Qui voudra bien,  
Si, de la sorte,  
Je ne fais rien.

Neuf strophes prêtes ;  
Je vous le dis,  
Sur entrefaites,  
Et j'en ai dix.

Cela, sans boire ;  
C'est la moitié.  
De ce grimoire  
Ayez pitié !

Oh ! Si tant d'autres  
Voulaient m'aider,  
Être des nôtres,  
Collaborer ?

Comptons encore,  
Voir si la fin  
Est près d'éclore.  
Il m'en faut vingt.

J'en compte treize.  
Nombre fatal.  
Cela me pèse.  
J'écris très mal.

Maudite idée  
D'avoir promis  
Chose rimée  
A mes amis !

Laissez-moi faire  
Répétition.  
Je ne puis taire  
Coalition.

Allons ! ma plume,  
Dépêche-toi,  
Pour que je fume.  
C'est mieux, ma foi.

Dois-je avoir honte,  
Dites, lecteur,  
De cette ponte  
A contre cœur ?

Qu'on me le passe.  
J'ai dans tout cas,  
Rempli l'espace ;  
Mais je suis las.

Je promets faire  
Mieux, autre fois,  
Ou bien me taire.  
Sur ce, je bois.

K. RAFON.

## CARTES D'AFFAIRES

Mme A. BESSETTE—Modiste de première classe.  
138½ rue St-Laurent.

CRESSE & DESCARRIES, Avocats. 79 St-Jacques. Tél. 1803. Boîte postale 329.

L. BLANCHET—Grand choix de pardessus pour hommes, jeunes gens et enfants. 19 St Laurent.

SAVON IMPERIAL DE BARSALOU—Reconnu le meilleur des Savons. En vente partout. Demandez-le.

ST. JEAN & FRERE—Horlogers et bijoutiers. 1445 rue Ste-Catherine. Téléphone 6544. Une visite est sollicitée.

I. MERCIER—Peintre-décorateur, polisseur, tapisier, glazier, blanchisseur, etc. Ouvrage exécuté avec soin et sans délai. 266 rue Panet.

"LA PHOENIX"—Assurance contre le feu. Raymond & Mondou, agent-conjoints, section française, 35 St François-Xavier.

M. I. BOILEAU—Nouveautés d'hiver, fourrures les plus rares, casques, manteaux, colerettes, manchons, garnitures, gants, etc. 1584 Notre-Dame.

LORGE ET CIE—Les Manchonniers par excellence. Casques, Manteaux et toutes sortes de fourrures. Une visite est sollicitée. 21 rue St-Laurant.

HOTEL DE BRETAGNE—35 et 37 rue Bonsecours. Magnifiques salons. Vins, liqueurs et cigares de choix. Repas à toutes heures. De Keruzec et Lafolye, propriétaires.

HOTEL RIENDEAU—La maison par excellence pour les touristes. Vastes salons, chambres richement meublées. Service de première classe. 58 et 60 Place Jacques Cartier. Jos. Riendeau, prop.

POUPART, DeROUSSELLE et CORBEIL—Dissolution de société. \$40,000 de marchandises de toutes sortes à sacrifier. Poupart et DeRousselle, 1553 rue Ste-Catherine.

A. D. DESORMEAU—Meubles, câbles, miroirs, pendules, argenteries, bijouteries, lampes, m. telas, couvrepieds, etc. Marchandises payables à la semaine. 1480 rue Ste Catherine.

F. LAPOINTE—Le célèbre meublier de Montréal. Sets de salon depuis \$20 jusqu'à \$250; grand assortiment de sets de chambre variant depuis \$12 à \$200. Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 heures, 1551 rue Ste-Catherine 3ème porte de la rue St-André.